**Yoram Mouchenik, *L'enfant vulnérable.
Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-
Calédonie)***

La pensée sauvage Éditions, Bibliothèque de l'autre, coll. Pratiques
transculturelles, Grenoble, 2004

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/858>
DOI : 10.4000/jso.858
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007
Pagination : 152-153
ISBN : 978-2-85430-010-9
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « Yoram Mouchenik, *L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-Calédonie)* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 124 | Année 2007-1, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.858>

Leurs récits ne sont pas précédés d'une description ethnographique de l'organisation sociale des îles Loyauté. Les paramètres sociaux culturels qui pourraient avoir une fonction thérapeutique se découvrent au fil des rencontres. L'auteur se démarque de l'idée de système de parenté et d'alliance habituelle aux ethnologues pour se pencher sur les contradictions vécues par les individus. Il met l'accent sur les difficultés des personnes aux prises avec les institutions sociales, les exigences familiales, résidentielles ou thérapeutiques.

La première étude soulève la question de l'identité dans les cas d'adoption. La parole est donnée aux membres de la famille d'un enfant qui souffre de maux de tête. La santé de l'enfant sert de « métaphore » à l'histoire du lignage dans lequel les ruptures de filiation masculine et les adoptions en cascade posent des problèmes d'identité. La seconde analyse touche aux rapports complexes à l'ancestralité qui éclairent la place d'un enfant gravement handicapé dans sa famille et son lignage. Le malheur transformé en élection divine permet d'intégrer la singularité du petit à la vie quotidienne d'autant qu'il n'existe aucune prise en charge médicale des polyhandicapés. Le thérapeute exprime les limites de son travail clinique. Les violentes crises d'agressivité d'un troisième enfant sont l'occasion de nouer et dénouer les rapports de pouvoir dans lesquels l'enfant, le psychologue et les parents sont pris. L'enfant s'investit « à corps perdu » dans un travail de construction de l'image de soi. Attention est portée à l'instabilité des structures politiques et à la fluidité des unités de parenté. Pour fortifier sa lignée chacun est contraint de prouver ses origines, de déjouer les attaques dont il pense être victime. L'enfant, placé au centre de tous les enjeux, est tantôt délaissé ou exposé, tantôt choyé et exalté. Les cas décrits par Yoram Mouchenik font non seulement écho aux structures politiques kanak ainsi qu'à ses représentations mais également au contexte administratif français et son organisation de l'état civil problématique. L'un des intérêts majeurs de ce livre prenant résidence dans le partage des trajectoires individuelles, des cheminements qui s'entrecroisent au fil de récits choisis avec pertinence et des interrogations de l'auteur sur ce qui dans les données culturelles, historiques, sociales et politiques aide à soigner les enfants en situation transculturelle.

Références citées :

- DEVEREUX Georges, 1972 (1985). *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion,
LEENHARDT Maurice, 1947. *Do kamo*, Paris, Gallimard.
—, 1952. La propriété et la personne dans les sociétés archaïques, *Journal de psychologie normale et pathologique*, pp. 278-292.
MORO Marie-Rose, 1998. *Psychothérapie transculturelles des enfants de migrants*, Paris, Dunod.

Danielle JONCKERS,
CNRS-GSRL, Paris

À propos de *L'enfant vulnérable* de Yoram Mouchenik. La fragilité propre à l'enfance, connaît-on une société

humaine qui l'ait observée avec indifférence ? De l'Antiquité grecque et romaine, reste au moins célèbre cette plainte contre la « Nature moins mère que marâtre » :

« L'homme est le seul que, le jour de sa naissance, elle jette nu sur la terre nue, le livrant aussitôt aux vagissements et aux pleurs. Nul autre parmi tant d'animaux n'est condamné aux larmes, et aux larmes dès le premier jour de sa vie. [...] Heureuse naissance ! [...] Combien de temps ne sent-on pas des battements au haut de sa tête, indice de la plus grande faiblesse (*imbecillitatis indicium*) entre tous les animaux ? » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 1, 1-4, trad. Émile Littré)

Au-delà des mots, la « notion de vulnérabilité » de l'enfant, que l'ouvrage de Yoram Mouchenik revendique au moins comme principe heuristique nouveau, semble si universellement et anciennement partagée qu'on ne voit guère pourquoi il faudrait s'y attarder.

Bien entendu, si elle a pu s'exprimer dans les sociétés apparemment les plus sûres d'elles-mêmes et de leur destin (la Rome impériale, par exemple), cette inquiétude des adultes à l'égard de leur progéniture comme de leur propre avenir est forcément exacerbée dans le contexte « transculturel » de civilisation moribonde (ou au moins en transformation accélérée) où a travaillé l'auteur, la Nouvelle-Calédonie des dernières décennies. Rien n'est plus frappant que les quelques dessins d'adolescent illustrant ce volume (pp. 208-222), et qui contrastent vivement avec l'euphorique photographie de couverture figurant « une grand-mère de Maré et son petit-fils » : les mêmes démarquages de bandes dessinées japonaises occupent sans doute aujourd'hui les temps morts d'écoliers du monde entier, quelle que soit leur culture d'origine. De la part de leurs « auteurs », expriment-ils le poids accablant des attentes à leur égard de leurs ascendants et des normes culturelles qu'ils reproduisent, le rejet de ces attentes ou même l'aspiration à une vie de personnage de dessin animé ou d'« heroic fantasy » ? Cela dépend certainement des contextes et même des individus, mais on ne peut que regretter que Yoram Mouchenik n'ait pas mieux qualifié la situation « transculturelle » propre à chacun des trois cas (d'école, semble-t-il affirmer) qu'il étudie en détail. On apprend au détour d'une phrase (p. 210) que le dernier des garçons évoqués (Les filles existent-elles ? Existence-elles aussi à leurs yeux ?) regarde assidûment la télévision et que c'est elle qui « inspire » ses dessins : seulement ses dessins ? Et qu'en est-il des deux précédents et de leur parentèle à tous ? Négligeant de faire la part de toutes les « influences extérieures » du même genre, le tableau que dresse ce livre d'une étiologie principalement coutumière ou coloniale des troubles dont sont victimes ses patients semble trop incomplet pour rendre réellement compte de la situation psychologique actuelle des Kanak, adultes ou enfants, de l'un et l'autre sexe, confrontés à ce qu'on appelle la « mondialisation ».

C'est néanmoins au nom du « développement d'une anthropologie et d'une recherche en sciences sociales [...] qui accordent une place plus grande à l'histoire et à la rencontre des disciplines », « sous l'impulsion d'Alban Bensa » (p. 20) que l'auteur développe

d'étranges charges contre les ethnologues néo-calédoniens de jadis, et spécialement Maurice Leenhardt pour sa « notion de personne en Mélanésie » (pp. 77-81, avec moins de virulence toutefois qu'Alban Bensa qui dénonce l'« ahurissante conviction du missionnaire », p. 13). Dans les bouleversements de toutes sortes auxquels sont aujourd'hui soumises les sociétés traditionnelles du Pacifique, même les meilleures observations ethnologiques d'autrefois perdent forcément de leur validité, mais leur en faire grief relève de cette faute de méthode que l'historien espagnol Salvador de Madariaga a nommée « l'anachronisme psychologique ». Depuis plus d'un quart de siècle, les ethnologues principalement d'expression anglo-saxonne qui travaillent dans le reste de la Mélanésie « transculturelle » se concentrent de plus en plus sur la psychologie individuelle et la notion de « personne », sous l'influence notamment de *Do Kamo* (première édition en anglais, Chicago, 1979 et commentaire de James Clifford, *Person and Myth*, en 1982), comme l'ont souligné d'excellents chercheurs (A. L. Epstein, Michele Stephen, etc.) certainement aussi scrupuleux que dépourvus de toute sympathie pour les missionnaires. Il est dommage que Yoram Mouchenik se soit privé de leurs apports ou de leurs débats qui intéressaient directement sa recherche (tels ceux suscités par l'article de Schwartz, « Cult and Context : the Paranoid Ethos in Melanesia », *Ethos* 1, 1973, évoqués par A. L. Epstein dans le *JSO* 110, 2000, à comparer avec le contenu allusif et vague de la note 217 p. 174 de *L'enfant vulnérable* sur la sorcellerie et « l'aspect paranoïaque des relations sociales » qu'elle induirait). Il est difficile de se prévaloir de la « rencontre des disciplines » en laissant de côté une proportion aussi importante, en volume comme en portée, des récentes recherches internationales et « transculturelles » dans l'ensemble de la Mélanésie.

On n'aurait garde d'oublier que l'auteur, psychothérapeute, cherchait avant tout à alléger la détresse de ses patients et de leur entourage, et la générosité de son engagement, ici comme sur d'autres terrains d'urgence (comme le rappelle Marie-Rose Moro), force la sympathie. La situation actuelle de la psychothérapie et des aides à l'enfance en France « métropolitaine » suggère l'ampleur de leur pénurie présente, comme celle de leur misère passée, dans les îles Loyauté. L'auteur a évidemment raison de dénoncer là des vestiges du « temps des colonies », au risque d'indignations parfois mal ciblées. Yoram Mouchenik ne dissimule pas ses difficultés au milieu d'intervenants multiples, ne masque pas ses échecs, et présente prudemment sa démarche de « psychothérapeutique transculturelle » (ou complémentariste) comme principalement « heuristique », empirique, à l'épreuve des faits. L'impression ambiguë que laisse son livre tient à la façon qu'a l'auteur de s'appuyer sur le savoir ethnologique à des fins thérapeutiques tout en adressant plus ou moins explicitement le reproche aux ethnologues de jadis ou d'aujourd'hui de n'être pas logés à la même enseigne, celle de l'efficacité immédiatement constatable, dont les « juges de paix » sont la rémission ou la guérison des détresses psychiques. Mal fondé en raison, et encore moins en logique, ce reproche est désastreux dans ses effets.

Il semble admis aujourd'hui que psychothérapeutes et ethnologues institutionnels, en l'attente d'une éventuelle mise au pas de ces deux professions par un pouvoir qui les trouverait à la fois trop critiques et insuffisamment « rentables », sont davantage au service du public qu'ils envisagent que des institutions qui les paient, et la plupart de tous ces professionnels sont probablement alarmés non seulement par la « vulnérabilité » d'une partie ou d'une autre de ce public, mais par les signes multipliés d'un état d'urgence toujours croissant, qui met désormais en jeu la survie de milliards d'humains, imposant de mettre à la disposition de tous les outils ou les « armes » nécessaires au salut commun. Cette mise en commun, ou si l'on veut, cette « rencontre des disciplines », ne peut être que critique, et si elle a tout à craindre d'un irénisme plus ou moins « missionnaire », elle n'a rien à espérer des polémiques creuses relayées par ce livre, où les poses partisans font d'autant plus déplorer l'absence d'analyses réellement militantes, globales et utiles à tous.

Gilles BOUNOURE

Anne-Marie et Pierre PÉTREQUIN, avec la collaboration d'Olivier WELLER, 2006. *Objets de pouvoir en Nouvelle-Guinée. Approche ethno-archéologique d'un système de signes sociaux*, catalogue de la donation Anne-Marie et Pierre Pétrequin, préface de Patrick Périn (directeur du musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, MAN—RMN—CTHS, 552 p., environ 600 illustrations et cartes en noir et blanc et couleur, index, bibliographie.

Que le différend, ou même le conflit, entre les tenants de l'appréciation « esthétique » des objets venus d'Océanie (ou d'autres « civilisations extra-européennes ») et ceux de leur étude « anthropologique » soit loin d'être apaisé, ceux qui ont assisté successivement, dans les derniers jours de juin 2006, à l'inauguration du musée du quai Branly et à la présentation de la donation Pétrequin au musée de Saint-Germain-en-Laye en ont reçu une nouvelle preuve de fait : l'organisation de ces manifestations en deux lieux distincts suffisait à ridiculiser les prétentions toutes « verbales » des responsables de la « mission de préfiguration » de la première institution à « dépasser définitivement cette vieille querelle », qui est née avec les musées et durera autant qu'eux. Les visiteurs ne manquaient pas d'autres points de comparaison entre le premier « événement » organisé en forçant les feux, les volontés et les budgets et le second, lui aussi préparé de longue date, lui aussi inscrit au registre des « priorités » nationales depuis des années, mais sans cesse retardé faute de fonds pour accueillir dignement cette donation. Quant aux publications, aucune de celles éditées, par brassées, à l'occasion de la première de ces manifestations ne s'approchait de près ou de loin de cet ouvrage scientifique considérable dont l'exposition de Saint-Germain était aussi destinée à marquer la parution.

Il serait injuste, à propos de cet ouvrage, de ne rien dire de l'exposition ni de la simplicité, de la chaleur et même de l'enthousiasme avec lesquels Anne-Marie et